

Nane Beauregard, *La fissure*. Ed Ramsay
Annie Ernaux, *L'autre fille*, ed. PoL

« Les Contours d'une absence ». D'une sororité perdue ou manquée ?

J'ai choisi ces deux livres car je les ai trouvés intéressants et émouvants. Il y est question de sororité, de sororité manquée. Ils font écho à la perte d'une sœur antérieurement à l'existence de la narratrice. Une sœur jamais connue ; et c'est par rapport au deuil de l'autre, de « l'Autre maternel », que ces deux écrits se déploient.

La trame de ces textes, ce sont deux approches dans le récit de la perte d'une autre, d'une sœur que l'auteure n'a pas rencontrée directement. Et l'écriture trace les contours de ces absences et d'une certaine manière les tissent, en fait une sorte de géographie.

Je dirai : « Chronique d'une histoire qui me hante et qui est à la source de mon existence » pour Annie Ernaux. Et : « Quête incantatoire d'une vacuité tout aussi aquatique que minérale » pour Nane Beauregard.

Une perte, qui reste dans le silence et donc d'une certaine manière inaccessible, peut-elle se constituer comme un deuil ? S'agit-il de la construction d'un deuil au sens freudien ou au sens lacanien ? Ou bien du frayage de ce que nous pourrions peut-être nommer un trauma, voire un « traumatisme » (selon le bon mot de Lacan) ?

Ces pertes, restées tapies dans le silence, se révèlent insidieusement dans la parole de ceux qui y ont survécus. Mais comment traduire dans les mots une perte qui n'a pas été nommée ? Qu'est-ce qu'une absence qui transpire mais qui ne se dit pas ? Certes ses effets ne sont pas inexistantes. Ils font trou et peut-être même qu'ils remplissent tout l'espace, en tout cas, celui de l'autre. Je pense à ces enfants dont les parents sont endeuillés par la perte d'un autre enfant et qui ne peuvent pas rivaliser avec un tel objet, car c'est devenu une sorte d'icône qui ne peut que les écraser car il est fixé, gelé dans un idéal.

Alors comment accéder à la symbolisation de cette perte avec ses effets ? Perte réelle qui se traduit dans la parole par ses effets de comptage. Lorsqu'un enfant a quitté ce monde laissant ses parents endeuillés, il n'y a pas de mot en français pour dire des parents qu'ils sont orphelins de leur enfant. Et après, pour eux, comment répondre à une question comme :
« Combien avez-vous d'enfants ? »

Alors, voyons d'un peu plus près comment ces deux autrices ont procédé dans leur chronique d'une mort non dite mais qui se dévoile...

Le texte d'Annie Ernaux est une lettre adressée à sa sœur. Par une sorte d'indiscrétion, elle apprend de la bouche de sa mère, qui parle à une voisine, qu'elle avait une sœur qui a vécu jusqu'à 6 ans, âge où elle est morte de la diphtérie. Ce n'est pas directement à elle que ce message est adressé. Elle l'a su alors qu'elle n'était pas censée le savoir. Ce savoir transforme sa lecture et sa vision de son monde. L'autre était *gentille*, elle est la méchante. C'est parce que sa sœur est morte que ses parents ont eu une autre enfant. Ils n'avaient pas les moyens d'en avoir deux. Le chagrin de ses parents est à la source de la sollicitude angoissée dont ils font preuve à son égard. C'est pourquoi ils la gâtent et elle en profite, voire en abuse. Elle écrit : « *Il fallait donc que tu meures à six ans pour que je vienne au monde et que je sois sauvée. [...] Je n'écris pas parce que tu es morte. Tu es morte pour que j'écrive, ça fait une grande différence.* » *Je rapproche ces deux faits, qui demeuraient dans mon esprit écartés l'un de l'autre — ta mort et la nécessité économique d'avoir un seul enfant — et pour que la réalité fulgure : je suis venue au monde parce que tu es morte et je t'ai remplacée.* » Elle a des accents à la Perec lorsqu'elle écrit que la disparition de la sœur est à la source de son écriture.

Cette lettre s'adresse à sa sœur et il semble qu'elle parvient ainsi à trouver une forme de sororité vis à vis de laquelle elle se situe dans une rivalité paranoïaque. Celle qui fait penser à ce que Lacan nomme le « moment paranoïaque » de la constitution du moi. Moment de capture imaginaire où le sujet affronte un autre qu'il imite et qui l'imité (transitivisme) et où se joue une sorte de duel hégélien, un : « c'est moi ou c'est toi, » qui peut aller vers l'insupportable fusion ou vers la destruction.

Mais la haine est farouche et tout se passe comme si elle avait besoin de la maintenir pour se garantir de son existence à elle. Il semble qu'il reste pour elle une sorte de culpabilité à vivre à la place d'une autre.

Annie Ernaux a des phrases très critiques vis-à-vis de la psychanalyse qu'elle confond un peu avec la psychologie. Et pourtant ce texte a un certain sens clinique, étonnant surtout lorsqu'elle travaille sur les discours. Elle parle beaucoup de sa mère dont elle respecte le silence quand à la mort de sa fille aînée car elle ne lui parle jamais de ce deuil. Elle n'enfreint pas le secret ou le non-dit. Elle finit par faire revivre sa sœur par l'écriture.

L'écriture de Nane Beauregard avec ses phrases d'un seul souffle nous emporte dans un récit auquel on pense ne pas avoir facilement accès. Les mots s'accrochent, s'agrègent, nous égarent et finissent par nous raconter une histoire si chargée d'émotions qu'il a fallu trouver un style particulier pour en faire le récit. Ce texte est écrit dans une forme qui semble être d'un jet comme s'il lui avait fallu extirper d'un coup une histoire qui n'a pas sa place. Ce manque de place fait écho à celle à qui la vie a été ôtée, à la manière dont elle est extirpée de la vie. Les scansionnements de ce texte se font par les passages à la ligne et donnent ainsi un graphisme original à la page. La construction du récit se fait en chapitres dont les titres nous orientent dans un espace hors du comptage classique du temps, dans un monde sensible et poétique où on a l'impression que les sensations ont pris le dessus sur le savoir rationnel. Dans cette perspective, les références mythologiques à l'Ancien Testament, les citations d'auteurs sont comme des respirations données au lecteur.

« La première fois qu'elle a parlé de son enfant c'était comme un/grand courant d'air glacé qui aurait traversé la salle à manger/où tout se passait/j'ai eu froid et j'aurais voulu m'en aller et elle aussi peut-être/mais je suis restée parce que je ne pouvais pas bouger/j'étais anesthésiée/et elle a dit ce qu'elle n'avait aucune envie de dire et ne pouvait/faire autrement que de dire maintenant qu'il était trop tard/pour se taire ou faire marche arrière » écrit Nane Beauregard. C'est de la bouche de sa mère que la narratrice apprend qu'elle a eu une grande sœur. C'était il y a longtemps, au tout début de l'histoire familiale, dans ce pays lointain où il faisait chaud. Se pointe là, la géographie secrète d'un exil non désiré avec son lot de nostalgies. Chez Nane Beauregard, la mère est terrible dans sa douleur et tout aussi inaccessible que pour Annie Ernaux. Mais l'écriture se tisse du lien à la mère plus qu'à la défunte.

Une mère qui a été bafouée dès les premiers instants de sa maternité ; il faut la réparer. Sa seconde fille est appelée à cette tâche impossible. Elle y parvient et ouvre ainsi l'accès à un espace sensible peu exploré.

Chacune de ces écritures a une position différente par rapport à l'Autre endeuillée. Dans le récit d'Annie Ernaux, la narratrice respecte le silence, elle n'enfreint pas cette règle du faux silence. Du coup, quelque chose reste entier, quelque chose de non partageable, un secret, un non-dit qui, de ce fait, se maintient comme inatteignable. Seule la haine peut la soutenir.

Nane Beauregard établit d'une autre manière les contours de cette perte. C'est le deuil impossible de la mère, qui flotte partout et nulle part, cette douleur

aquatique, à la fois totalement inaccessible et si présente, dont elle trace les rebords. Et il me semble que ce tracé délimite quelque chose qui peut faire deuil. L'écriture permet là d'atteindre quelque chose qui n'a jamais pu avoir lieu ; faire entendre l'écho d'une sororité manquée.

Le deuil au sens lacanien a à voir avec l'objet que l'on ne pourra plus jamais être pour le défunt. Dans les deux cas, il s'agit d'un lien qui n'a pas eu de consistance, une sororité qui n'a pas pu se perdre car elle n'a pas existé si ce n'est symboliquement et dans l'après-coup. L'ombre d'une sororité qui les laisse dans une impossible rivalité avec celles qui ne sont plus que des icônes, intouchables.

Pour Jean Allouch, la mort d'un enfant, de son enfant a quelque chose de particulier par rapport à d'autres deuils. Elle constitue une perte sèche, la perte d'un bout de soi-même qui, à la différence du deuil au sens freudien, ne revient jamais, ne se récupère jamais.

Dans ces deux récits, il en est à chaque fois question de cette perte sèche ; mais c'est celle qui a eu lieu pour la mère, celle de l'Autre maternelle. Comment une enfant peut-elle surmonter d'avoir affaire à une mère endeuillée ? Comment vivre avec une mère inconsolée, inconsolable de la perte d'une sœur qui vous a abandonnée. Ces chroniques subtiles et délicates nous donnent accès à ces régions peu accessibles de l'âme humaine.

Fin